



Du gibier pour la forêt

L'influence du gibier sur la forêt a déjà fait couler beaucoup d'encre. La plupart du temps, on aborde la problématique de l'abrutissement des jeunes arbres, qui peut venir contrecarrer le rajeunissement forestier, et donc la conservation des forêts. Les auteurs de troubles sont vite nommés: le chevreuil, le cerf élaphe et, selon les régions, le chamois. Par contre, on ne trouve quasiment pas d'analyse étudiant l'effet des interventions humaines en forêt sur ces trois espèces. En effet, selon les interventions, le gibier est favorisé ou désavantagé. On vise un équilibre entre la forêt, le gibier et les fonctions

que la forêt doit remplir pour l'être humain. Cet objectif ne peut être atteint que si chacun est prêt à faire des concessions – propriétaires avec leurs objectifs sylvicoles, forestiers, garde-faunes, chasseurs, et toute personne passant du temps en forêt: sous une forme ou sous une autre, les interactions forêt-gibier subissent leur influence. Depuis longtemps, certains revendiquent la priorité de la forêt sur le gibier, objectif irréaliste: la forêt appartient aussi à la faune. Aujourd'hui, on peut se rapprocher d'un équilibre si l'on tient compte de toutes les influences majeures.

Dynamique à part entière et importante diversité



Une tempête a généré une petite lacune dans le couvert forestier fermé, permettant aux jeunes sapins blancs et aux hêtres de se développer. Ces deux espèces apprécient l'ombre et croissent mêmes lorsque la lumière est faible.
Photographie: C. Mosler-Berger

À l'échelle humaine, un arbre croît très lentement. Il faut attendre des décennies pour assister à sa première floraison, pour que des graines assurent la génération suivante. Le moment dépend de l'espèce, mais aussi de l'emplacement. Un bouleau qui pousse dans la plaine commencera à fleurir vers l'âge de 20 ans, un arole qui croît dans les Alpes devra attendre entre 70 et 90 ans. Les graines d'arole, les fâines, les glands ou les châtaignes riches en graisses sont des friandises appréciées. Grâce à elles, chevreuils, cerfs élaphe ou sangliers accumulent de la graisse corporelle

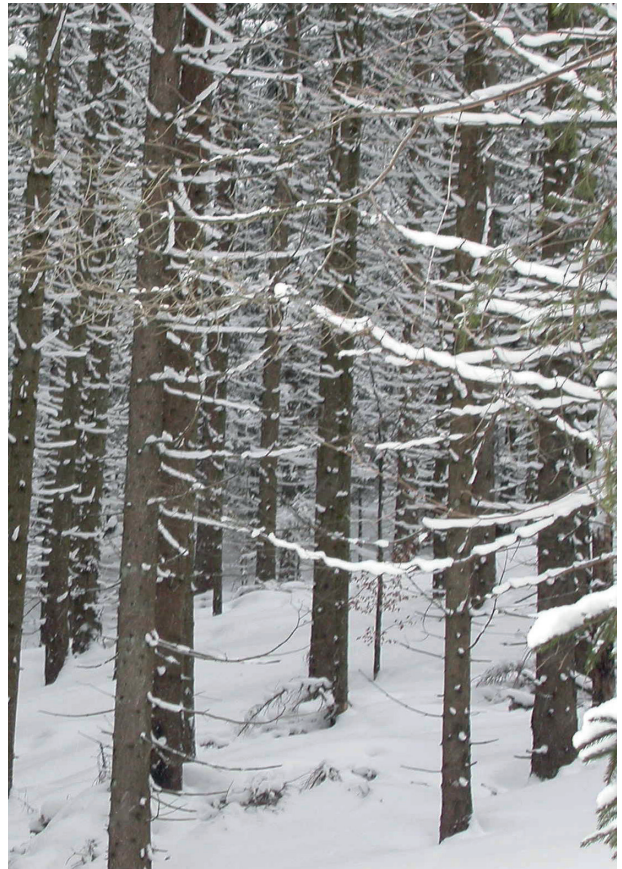
qu'ils utiliseront durant les mois d'hiver. Oiseaux et souris font des provisions de graines pour la saison froide, ce qui contribue à leur dissémination lorsqu'elles ne sont pas consommées. Les pertes peuvent en effet s'avérer considérables: dans une forêt de hêtre, les mulots à collier et les campagnols roussâtres mangent 40% des fâines produites, soit 684'000 fâines par hectare [1]. On pourrait croire que les arbres sont conscients de ce pillage organisé: ils produisent des graines de manière irrégulière et en quantités aussi gigantesques qu'imprévisibles, de manière à ce qu'il en reste suffisamment pour assurer la génération suivante.

Les forêts comptent parmi les biocénoses les plus riches en espèces, avec une diversité impressionnante de plantes, champignons, lichens, mousses et animaux. En Suisse, on dénombre environ 64'000 espèces, dont plus de 25'000 (40 pourcents) vivent dans et de la forêt. On rencontre une grande diversité de milieux forestiers, selon le climat, le type de sol, l'altitude ou la topographie, avec à chaque fois une forte structuration en trois dimensions: les racines, puis la couche herbeuse qui recouvre le sol, plusieurs étages entre les troncs, et enfin la plus haute couronne des vieux arbres. Ce système forme un réseau dense de liens réciproques entre les espèces. Les emplacements ensoleillés, secs et ombragés, plutôt humides, plats, rocaillieux, les sols profonds offrent à de nombreuses espèces végétales des niches diverses et des microstations. Ce phénomène est bien sûr valable pour la génération d'arbres suivante. Il faut attendre quelques années, selon le climat et l'altitude parfois des décennies, pour voir si un arbrisseau deviendra un grand arbre, à l'emplacement où il pousse. Dans les habitats que sont les forêts, des bouleversements plus ou moins importants peuvent intervenir subitement, par exemple lorsque de vieux arbres de très grande taille chutent, ou lorsque des ouragans comme Vivian (1990) et Lothar (1999) ravagent de grandes surfaces. Mais de nombreux processus se déroulent particulièrement lentement: il faut des décennies pour qu'un gros tronc se dégrade en humus, et bien davantage encore pour qu'une forêt climacique originelle ait repoussé sur une zone touchée par une catastrophe. L'intervention humaine bouscule toujours davantage cette dynamique.

Surexploitation et exploitation durable

Si les plantes et les animaux ont toujours occupé le milieu forestier, les hommes l'exploitent de manière croissante depuis qu'ils sont devenus sédentaires: ils ont défriché la forêt pour y installer leurs cultures, ont exploité le bois pour construire et pour se chauffer, et on fait paître leurs animaux dans la forêt. La pression démographique a débouché sur un accroissement de l'exploitation du bois; l'exploitation de fours à chaux et de salines, de même que la fonte des minerais à partir du 14^e siècle, ont englouti des forêts entières. Le bois a ainsi vu sa valeur augmenter pour devenir un facteur économique à part entière, rapportant beaucoup d'argent jusqu'au milieu du 19^e siècle: à cette époque, en Suisse, une grande partie des forêts de montagne avait été abattue et le bois vendu. Il fallut les grandes inondations de 1834 et 1868 dans le sud-est de la Suisse pour comprendre que la forêt joue le rôle d'un immense réservoir d'eau, et peut ainsi préserver l'homme des catastrophes. Il s'en suivit la première loi sur les forêts, axée sur leur protection (1876). Les mesures de reboisement qui entrèrent alors en vigueur marquent parfois le paysage aujourd'hui encore: les arbres ont le même âge, fournissant beaucoup de bois par hectare, dans des forêts sombres et monotones au faible couvert végétal au sol.

Aujourd'hui, on gère la forêt de manière durable, avec les objectifs suivants: (1) conserver les biocénoses naturelles, (2) protéger des dangers naturels et créer des zones de repos pour l'homme, de même que (3) couvrir les besoins en bois. Indépendamment de l'importance que l'on donne à chacun de ces objectifs, les difficultés restent les mêmes: à long terme, pour que la forêt perdure, il faut qu'elle puisse se renouveler. Selon les régions, le chevreuil, le cerf et le chamois rendent cet objectif difficile à atteindre. Leur histoire suit un cours très semblable à celui de la forêt.



Sur les surfaces forestières déboisées ou victimes de tempêtes, on a souvent replanté des épicéas. Cette espèce pousse relativement vite et fournit un bois qui peut être utilisé dans de nombreux domaines. En sylviculture, l'épicéa est devenu l'arbre de rendement par excellence. Durant des décennies, ces surfaces vont présenter le même aspect que sur la photographie: quasiment pas de structures protégeant des intempéries et des dérangements, et pauvreté alimentaire: la faune sauvage n'y trouve pas refuge.

Photographie: C. Mosler-Berger

Quand protection rime avec conflits

Avec l'exploitation excessive de la forêt durant le 19^e siècle, les espèces forestières ont perdu

leur territoire. Il vint s'y ajouter une pratique non réglementée de la chasse, débouchant sur la

disparition du cerf et la diminution des populations de chamois, dont seuls quelques individus avaient survécu ici et là. Le chevreuil avait survécu dans quelques régions, mais sa population était également décimée. Presque parallèlement à la loi sur les forêts, on a adopté une loi réglementant la chasse (1875): il était devenu évident que la forêt et sa faune devaient être protégées. Aujourd'hui, 31 pourcents de la surface du pays sont recouverts de forêt, avec une tendance à la hausse. En Suisse, on estime la population actuelle de chevreuils à 120'000 individus, celle du cerf à près de 40'000, et à plus de 90'000 pour le chamois. Si le chevreuil a déjà reconquis tous les territoires qui lui conviennent, le cerf s'étend encore en direction du Plateau. Le chamois a certes la réputation d'habiter les zones de haute montagne et de ne pas vraiment apprécier les arbres mais en été, en dessus de la limite de la forêt, sportifs, touristes et troupeaux de moutons dérangent l'animal et le repoussent vers les forêts. Le milieu forestier constituait autrefois déjà le territoire de cette espèce, comme le montrent deux publications consacrées aux «chamois forestiers» [2, 3].

Il est bien sûr réjouissant que ces trois espèces sauvages aient repris leurs droits, mais cela débouche aussi sur des conflits avec l'exploitation sylvicole et la chasse. Le chevreuil ou le cerf s'en prennent volontiers aux jeunes arbres: par frottis en période de frayure, pour se débarrasser du velours, ou en y laissant des marques olfactives durant le rut; par écorçage, en détachant des lambeaux d'écorce avec les dents pour la consommer, ou en grignotant les bourgeons, les feuilles ou les rameaux des jeunes arbres. Cette pratique peut entraver le rajeunissement d'une forêt, voire même le rendre impossible. En Suisse, ce conflit d'intérêts a éclaté pour la première fois dans les années 1970. Pour le résoudre, il a fallu compter sur l'engagement de toutes les parties concernées, comme en témoignent les exemples suivants, qui datent déjà mais qui démontrent qu'il existe des solutions praticables, même si les efforts qu'elles requièrent peuvent être importants. On souligne ici deux principes (1) en premier lieu, comprendre la cause des dégâts et prendre ensuite les mesures appropriées et (2) reconnaître quelle est sa propre capacité d'action et la mettre en œuvre.

L'exemple des Alpes: quand le cerf pose problème

Dans une région donnée, l'offre alimentaire varie fortement entre l'été et l'hiver. Il est primordial de savoir si l'offre est suffisamment abondante pour la population de gibier qui y vit, aussi en période critique, qui coïncide généralement avec l'hiver. Il faut donc estimer le nombre de «bouches à nourrir» localement. Pour le chevreuil, relativement fidèle à ses habitats, il est aisé d'estimer le besoin en nourriture local. La situation n'est pas la même pour le cerf élaphe, qui parcourt dans les Alpes d'importantes distances entre ses quartiers d'été, en dessus de la limite de la forêt, et ceux d'hiver, en milieu forestier. C'est la mère qui apprend aux jeunes où se trouvent les différents quartiers et quel est le trajet à suivre pour y accéder. En hiver, dans une région donnée, il n'y a donc pas que les «résidents locaux» qui viennent se servir, mais on dénombre aussi des «immigrés», présents durant plusieurs mois. Une telle exploitation du territoire rend bien

sûr difficile l'évaluation de l'équilibre entre l'offre et la demande.

Le «Projet d'Ecologia», en Engadine et dans le Val Müstair, a un caractère innovateur; il a été lancé aux Grisons dans les années 1970. Il a permis de mieux cerner la situation et de détendre la relation entre le cerf élaphe et la forêt [4]. Tous les responsables et de nombreux volontaires ont collaboré, dans les deux vallées et au niveau cantonal, alors qu'au départ, le conflit semblait inévitable.

Quartiers

Site où les ongulés se sentent en sécurité et à l'abri des dérangements, et où ils peuvent passer sans danger d'une zone à l'autre à la recherche de nourriture. Selon les saisons, les quartiers peuvent se trouver dans des régions distinctes.



L'arbrisseau a été victime d'un chevreuil mâle souhaitant marquer son territoire. À cet effet, il frotte les sécrétions d'une glande cutanée sur l'écorce déchiquetée en lambeaux. De tels dégâts ressemblent à ceux provoqués par le frottis en période de frayure, lorsque le mâle frotte ses bois contre les tiges pour perdre le velours qui les recouvre.

Photographie: C. Mosler-Berger

En ligne de mire, le cerf élaphe, qui durant l'été formait de grandes hardes dans le parc national, pour redescendre dans les forêts des vallées durant l'hiver, et s'y régaler de jeunes arbres. Les cerfs du parc national étaient sous-alimentés par rapport à ceux d'autres régions du canton, avec une mortalité massive et récurrente. Durant l'hiver 1969/1970, 680 cerfs sont morts de faim, malgré l'affouragement proposé dans la vallée. En octobre, on avait organisé des chasses supplémentaires afin de réduire les effectifs, sans que cela n'améliore la situation. L'équilibre entre la forêt et le gibier avait complètement basculé. Les exploitants des forêts affirmaient qu'il y avait trop de cerfs, alors que les chasseurs prétendaient ne pratiquement pas en apercevoir en septembre, durant la saison principale de la chasse. En fait, tous deux avaient raison, comme on a pu le constater grâce à une étude au cours de laquelle on a marqué 500 individus, permettant de situer les zones dans lesquelles les cerfs du parc passaient l'hiver, et comment se déroulaient les migrations saisonnières.

Voici quelques résultats de ce projet, et leur importance actuelle:

D'année en année, la date du début de la migration vers les quartiers d'hiver peut fortement varier. Elle correspond par exemple au moment où l'offre alimentaire se restreint dans le parc, ou aux premières neiges. Souvent, à la saison de la chasse principale en septembre, les cerfs du parc national ne sont pas tirés parce qu'ils se trouvent encore dans le parc, et ne rejoignent leurs quartiers d'hiver à l'extérieur de la zone protégée que plus tard. La chasse du mois de septembre a donc été complétée par des tirs soumis à un règlement particulier, en novembre et en décembre. À ce moment, les cerfs sont généralement déjà arrivés dans leurs quartiers d'hiver. Aujourd'hui, cette chasse spéciale est pratiquée dans tout le canton, avec un nombre fixe par région d'animaux à abattre. Cette pratique a

Chère lectrice, cher lecteur,

Cet extrait est la première partie d'un article de 12 pages. Nous serions ravis de vous faire parvenir l'article complet, en vente dans notre boutique en ligne: www.wildtier.ch/shop

Votre équipe Wildtier Schweiz

Bibliographie

- [1] Heroldova M et al. (2008): The role of granivorous rodents in beech forest regeneration in the Beskydy Mts. (Czech Republic), *Beskydy* 1(2), 131-134
- [2] Baumann M, Struch M (2000): Waldgemsens, *WILDBIOLOGIE* 6/31, 20p*
- [3] Baumann M, Struch M (2001): Wildtiermanagement am Beispiel der Waldgemsens, *WILDBIOLOGIE* 6/31, 20p*
- [4] Blankenhorn HJ, Buchli Ch, Voser P, Berger CH (1979): Bericht zum Hirschproblem im Engadin und im Münstertal, *Projet d'Ecologia* 160p
- [5] Graf RF et al. (2018): Wildtier und Mensch im Naherholungsraum. Swiss Academies Factsheets13(2)
- [6] Reimoser F, Gossow H (1996): Impact of ungulates on forest vegetation and its dependence on the silvicultural system. In: *Ungulates in temperate Forest Ecosystem* (Kuiters AT et al,

eds), *Forest Ecology & Management* 88, 107-119

[7] Meile P (2006): Wildfütterung in Theorie und Praxis. Eine Erfolgsgeschichte aus Graubünden. *WILDBIOLOGIE* 6/33, 16p*

*Disponible auprès de Wildtier Schweiz

Informations générales

OFEV (2010): Forêt et gibier – Notions de base pratiques. Bases scientifiques et méthodologiques de la gestion intégrée du chevreuil, du chamois, du cerf élaphe et de leur habitat. OFEV *Connaissance de l'environnement* n° 1013, 232 p

Leibundgut H (1978): *Die Waldpflege*. 2. Auflage, Hauptverlag Bern, 204p

Mayer H (1984): *Waldbau auf soziologisch-ökologischer Grundlage*. 3. Auflage, Gustav Fischer Verlag, 514p

À propos de l'auteure

Christa Mosler-Berger a étudié la biologie de la faune sauvage à Zurich. Elle a effectué son travail de diplôme au sein du *Projet d'Ecologia*.

Impressum

Objectif Faune est l'édition française de la publication périodique «Fauna Focus».

Éditeur: Wildtier Schweiz
Winterthurerstrasse 92
CH-8006 Zurich
Tél. +41 (0)44 635 61 31
info@wildtier.ch, www.wildtier.ch

Rédaction: Wildtier Schweiz
Traduction: Catherine Leuzinger
Administration: Patrik Zolliker
Layout: Claude Andrist
Impression: Käser Druck AG, Stallikon

Parution : 4 éditions par année
Disponible sous : www.wildtier.ch/shop



Wildtier
Schweiz